

## Document

### Un puits sans fond ? Petite tentative d'explication sur la valse des milliards engloutis dans le sauvetage de l'économie depuis 2008

(atlantico.fr)

5 et mise à jour le 17.12.12

**Si les cours de l'or ont chuté sévèrement sur les marchés la semaine dernière, le métal reste pourtant la "monnaie suprême, seule monnaie".**

Cela fait maintenant plus de dix ans que nous travaillons sur la crise. Pour être honnête, **c'est dès le début des années 80, lors des balbutiements de la financiarisation que nous avons acquis la conviction que « tout cela finirait mal »**. Notre analyse théorique a été renforcée par la crise de 1987. Elle a été confirmée à l'occasion des autres crises intermédiaires qui se sont produites : dette mexicaine, crise asiatique, crise LTCM.

Le fait que le traitement soit toujours le même nous a conforté dans l'idée que l'issue était inévitable. Dans les années qui ont suivi, tout s'est déroulé comme dans un livre : avec la bulle technologique, avec la bulle de l'immobilier, la bulle du crédit spéculatif, puis maintenant la bulle de la dette souveraine généralisée. L'échéance est encore loin et on s'en rapproche à grands pas. Bien entendu méfiez-vous quand nous parlons d'échéance, nous nous situons dans une perspective historique. Le temps de l'histoire est lent. Il n'a rien à voir avec les années et les saisons. **Tout au long de ces dernières décennies, notre fil conducteur dans nos analyses a été le cycle du crédit, l'excès de crédit, le surendettement.**

Nous n'abandonnons pas ce fil conducteur, il est très utile surtout pour comprendre le moyen terme. Cependant, il est temps de passer à quelque chose de plus profond, de plus fondamental qui englobe et unifie nos analyses et diagnostics précédents. Notre fil conducteur est le suivant. **Nous sommes dans une crise des « équivalents » et cette crise va déboucher sur une autre, bien plus terrible qui est la crise du « système » des équivalents.**

**Nous commencerons par une citation de Nietzsche:** « *Fixer des prix, estimer des valeurs, imaginer des équivalents, échanger, tout cela a préoccupé à tel point la pensée primitive de l'homme qu'en un certain sens, ce fut la pensée même* ».

**Puis, par celle-ci de Marx:** « *La transformation de l'argent en capital doit être expliquée en prenant pour base les lois immanentes de la circulation des marchandises de telle sorte que l'échange d'équivalents serve de point de départ* »

La crise est une crise des équivalences, une crise du système des équivalences. **Quand Bernanke prétend lutter contre la déflation, il tente de fixer les prix à un niveau supérieur à celui qu'ils auraient spontanément, il prétend imposer son système d'équivalences.** Équivalences des choses, des biens, des services, avec sa monnaie. Il refuse celles qui découlent ou découleraient du marché, de la confrontation des achats et des ventes des agents non politiques. **Comme elles ne lui conviennent pas, il tente de manipuler ce dans quoi les équivalences se forment, sa monnaie, le dollar.** Ce faisant, il va détruire sa monnaie. Lui retirer son statut de monnaie, lequel est en fait usurpé. **Nous sommes dans une crise des équivalences, laquelle débouchera, débouche déjà sur une crise plus fondamentale, celle du système des équivalences.** Son issue sera l'effondrement total de l'équivalence suprême, ce sera la révélation du fait que le Roi est nu. **Ce sera la fin de l'équivalence des monnaies avec La Monnaie, avec l'or.**

On peut, face à la situation dite de crise, avoir plusieurs attitudes, plusieurs points de vue.

- Point de vue de l'Etat chargé, si on peut dire, de l'ordre, du long terme.

- Point de vue du gouvernement chargé de la chose publique sous contrainte électorale.

- Point de vue gestionnaire pour les firmes : comment s'en sortir, s'adapter, prospérer.
- Point de vue de l'individu : comment survivre physiquement et socialement, comment s'élever, etc.

Ce sont des points de vue que nous appelons de gestion.

Ici, nous ne situons pas dans la gestion.

La distinction entre le point de vue dit « gestionnaire » et le point de vue scientifique est celle-ci : nous cherchons à connaître, à comprendre, ce qui est à l'œuvre. Nous débusquons ce qui se trame, pour prendre un registre dramatique. **Nous ne critiquons pas les attitudes gestionnaires, elles ne se situent ni dans le vrai ni dans le faux, elles donnent des résultats ou elles n'en donnent pas.** Il y a des gens payés pour effectuer cette gestion.

On peut gérer efficacement, même sans comprendre ce qui se passe puisque la gestion c'est une succession de courts termes dans un environnement donné, défini par l'état du système et l'apparente connaissance qu'en ont les participants.

Cette efficacité peut cependant n'être que superficielle et masquer un échec profond qui se révélera, soit par la multiplication de conséquences inattendues, désagréables, soit par un effondrement final si la gestion, aveugle, a en fait renforcé les forces de déséquilibres et accentué les fragilités qui mènent au chaos.

L'analyse logique, que nous n'appelons scientifique que par commodité, mais logique est préférable. Cette analyse cherche à mettre à jour, à comprendre, pas à gérer.

Nous cherchons à comprendre:

- Comment on en est arrivé là où on est?
- Quel est le jeu des forces en présence?
- Quels sont les éléments-clefs, fondamentaux, non circonstanciels qui ont produit cette situation?
- Quelle peut être l'issue spontanée, l'évolution, si on ne se donne pas l'illusion de maîtriser?
- Quels sont les choix possibles si on veut intervenir, s'en mêler?
- Quels sont les conséquences possibles, les conséquences non voulues, positives ou négatives?
- Quels sont les coûts, et pour qui, qui paie?
- Quelles sont les conséquences systémiques, comment risque de se modifier le système?

Vous voyez que, par cette démarche logique d'analyse, non seulement on dépasse le stade du court terme, du circonstanciel, de ce qui est, mais pourrait ne pas être, le stade des apparences, et que l'on tente d'explorer le fondamental. On fouille, on met à jour. On expose au grand jour.

- **Nous revenons en arrière sur la démarche dite scientifique. L'économie n'est pas une science, c'est une prétention insoutenable que de le dire.**

Aucune des caractéristiques des sciences ne se retrouve dans les travaux et la démarche des économistes. Ils sont incapables de remonter l'enchaînement des causes et des effets, de reproduire, de prévoir, bref, d'être utiles. Faute de comprendre, ils font joujou avec des incantations masquées par des rideaux de fumée. **Les économistes sont des grands prêtres, auxiliaires de la classe politique, auxiliaires des banques, auxiliaires de la classe ploutocratique.**

Nous changeons un peu, nous remplaçons pour une fois klepto par pluto.

L'économie, c'est une, ou plusieurs idéologies, au service des intérêts dominants et cela a toujours été et sera toujours ainsi.

C'est la théorie qui sert aux Pouvoirs à se maintenir. C'est la théorie qui sert aux sujets, sujets au sens de serfs du Moyen-Age, à se sentir « *sujets* » face aux monarques dits démocratiques ou républicains. La science économique, c'est ce qui fait de vous des sujets et « *d'eux* » des rois.

Tout se passe dans votre tête, par la culture de masse, la propagande, et il faut bien le dire, grâce à votre paresse et docilité et bien sûr votre penchant pour les satisfactions matérielles immédiates.

Il nous faut ajouter votre besoin de sécurité.

Ce n'est pas parce que l'économie n'est pas une science que l'on ne peut pas comprendre ce qui se passe. Le bagage intellectuel de base, le goût de l'effort, la révolte, sont des ingrédients suffisants pour comprendre ce qui se passe. **Bien sûr, il faut pratiquer l'analyse logique, disposer de concepts solides, bref, d'outils pour mettre de l'ordre dans le chaos, comme on dit dans les bonnes sociétés de pensée.**

Nous insistons, car c'est là où tout se joue, tout se noue.

Si l'économie n'est pas une science, disent les pouvoirs, alors tout est relatif, il n'y a pas de Vérité.

On peut, par conséquent, instaurer le règne de l'Opinion, et bien sûr faire en sorte de manipuler cette opinion dans le sens désiré. Désiré par qui? Mais oui bien sûr! Par ceux qui détiennent le pouvoir.

Ne tombez pas dans le piège. Si l'économie n'est pas une science, ce n'est pas pour autant que deux et deux ne font pas quatre, que ce que vous voyez est faux. Il y a des évidences incontournables, même si on voulait, même si on veut, que vous n'en croyiez pas vos yeux. Il n'y a pas de parole scientifique, il n'y a que des magiciens et on sait qu'il n'y a pas de bonne magie sans illusions.

L'enjeu, c'est votre argent. Autrement dit, ce qui vous appartient. **Il n'y a que des David Copperfield qui escamotent votre argent, le produit de votre travail, effort, innovation, audace, bref, ce qui fait votre vie, et prétendent que c'est pour votre bien.** Ils vous font déchoir socialement, bouchent l'avenir de vos enfants et c'est encore pour votre bien.

Vous voyez passer milliards après milliards en gaspillages criminels. Gaspillages qui plongent les peuples dans la régression et l'obscurantisme et on vous dit: « *mais non, cela ne vous coûte rien, à peine quelques dizaines de millions* ». Hélas, le compte n'y est pas et quand on donne trois cents milliards à la Grèce ou cent milliards à l'Espagne, il faut bien qu'ils viennent de quelque part, qu'on les prennent dans une poche présente ou future.

**Ce n'est pas parce que l'économie n'est pas une science qu'il n'y a pas de vérité en matière économique et financière.** Voilà ce qu'il faut que vous compreniez. Et cette vérité doit se soumettre aux contraintes de la vérité, c'est à dire être logique, ne pas se contredire, elle doit coller, exprimer le réel. **Elle doit avoir un pouvoir explicatif vrai qui fait appel à l'intelligence et non pas aux émotions, aux sentiments ou à la pseudo morale.** Quand une pierre tombe, elle tombe, point à la ligne. Et la gravitation, cela existe.

- **Revenons à nos moutons. Non pas les moutontribuales, mais nos moutons cités en liminaire.**

Marx est certainement le plus grand économiste de tous les temps, avec ses amis/ennemis de l'école autrichienne. En fait, ces ennemis sont des frères, ils travaillent de la même manière, ils marchent sur les pieds et non sur la tête. Ils partent de la réalité et non pas des livres qu'ont écrits les confrères qui les ont précédés. Ils ont osé s'attaquer à ce qui est centre du cercle de l'économie, la notion de valeur. La valeur, c'est l'effacement de la chose réelle, empirique derrière, par exemple, la quantité de travail qui a servi à la produire ou encore par le prix qu'un acquéreur serait disposé à payer pour pouvoir en jouir.

Marx met en avant la valeur travail, Murray Rothbard, la valeur perçue, accordée, subjective conférée par l'individu. **Autrement dit, ils se sont penchés sur cette notion centrale au cœur de l'appréhension des valeurs : l'équivalence.** Ils sont réunis, non par ce qu'ils affirment l'un et l'autre, mais par l'opération intellectuelle qu'ils tracent, ils étudient l'équivalence. **Comment des choses peuvent être équivalentes, s'échanger, finalement avoir la même valeur alors qu'elles sont radicalement différentes.**

Ils passent le scalpel dans le réel avec leur concepts, exhument ce qui est caché, oublié, escamoté et ainsi, nous donnent à voir ce qui se passe en dessous, soigneusement dissimulé dans le système. Pas d'imbécillités à l'américaine avec des modèles, des corrélations, des idioties mathématiques genre formules abracadabra pour lire dans les entrailles des agneaux sacrifiés.

Au fait, en passant, les agneaux, c'est vous, ne l'oubliez pas. Non, Marx et l'école autrichienne pratiquent l'analyse logique verbale, ils parlent, ils mettent en mots l'économie. Une logique verbale plus dialectique chez Marx, mais une logique verbale plus pratique, plus proche de la praxis chez les Autrichiens.

Ces soi-disant, apparents ennemis, ont produit, si on va à la base des choses, les deux versants d'une réalité, d'une même montagne, les deux faces d'une même pièce. Une pièce symbolique qui rend compte de l'homme et de ses activités économiques. Et ces deux faces, ces deux versants sont aussi inséparables que dans une pièce de monnaie, ils la constituent dialectiquement. Ils sont « *uns* » tout en étant différents. Mais, comme dans le cas de la pièce de monnaie, les deux faces ne rendent pas compte de toute la réalité de la pièce de monnaie, l'essentiel reste encore caché : à savoir, qui a fabriqué cette pièce de monnaie.

**Réfléchissez, nous sommes au tournant de ce que nous voulons vous faire comprendre. Le côté pile ou le côté face n'expriment pas, n'épuisent pas, la totalité systémique de la pièce de monnaie.**

L'important est ailleurs, dans le fait que quelqu'un a conçu cette monnaie, l'a émise, avec un ou des buts précis; il est aussi dans le fait que quelqu'un accepte cette pièce, qu'elle circule. Et ce à quoi elle sert dans le système n'est pas forcément et uniquement ce à quoi les gens pensent en l'utilisant. En plus de la pièce, sa réalité objective est un tout composé de celui qui l'émet, la met en circulation et de celui qui s'en sert et l'accepte.

Et c'est ce quelqu'un qui émet, qui dirige, qui est le maître, qui commande. Et ceux qui se servent de la pièce l'ignorent ou l'oublient. On leur fait ignorer, oublier. On détourne leur attention, on divertit, on mystifie. Comme dans les banlieues, quand les jeunes vous disent : « *Je te mystifie* ».

- **Nous pouvons maintenant reprendre le fil là où nous l'avons laissé, avec nos deux citations.**

Peut-être avez-vous compris où nous voulons en venir, peut-être avez-vous remarqué, noté, souligné le mot important. C'est le mot « équivalent ». **C'est l'échange d'équivalents qui est le point de départ de l'économie, dit Marx.** Imaginer des équivalents. Echanger, c'est la base de la pensée de l'homme et c'est, en un sens, la pensée même dit Nietzsche. Quand vous mettez un mot sur une chose, vous tracez une relation d'équivalence; **quand vous dites l'euro vaut 1,29 dollars, vous tracez une relation d'équivalence, vous créez, vous confirmez, vous confirmez une équivalence. Quand vous dites une once d'or vaut, donc équivalait à 1729 dollars. Vous posez une équivalence.** Quand vous dites l'inverse, à savoir le dollar vaut 1/1729ème d'once d'or, vous posez une équivalence. Une équivalence tout aussi légitime que la première. Car, par définition, les équivalences sont réversibles.

Pour que cette équivalence soit acceptée, il faut qu'elle soit affirmée, dictée, validée. Car si vous venez de Sirius, vous allez rire au nez de celui qui vous dira, ce bout de papier vert, c'est la même chose que ce beau morceau de métal brillant, orangé, inaltérable, symbole de lumière, parure de toutes les fêtes, de tous les sacrifices, la même chose que ce métal sacré, pour parler clairement.

Pour affirmer ce bout de papier c'est la même chose que ceci ou cela, il faut un pouvoir considérable, celui d'aliéner les gens, celui de les « *névroser* », de les rendre crédules, croyants comme dans les religions. Il faut que vous les fassiez douter d'eux-mêmes, de ce qu'ils voient. Il faut, comme nous le disons souvent, que vous leur fassiez prendre des vessies pour des lanternes. Appréciez bien ce qu'il faut de pouvoir -et de mauvaise foi- pour oser dire : ce morceau de papier est identique à ce merveilleux métal dont le monde de tout temps a considéré qu'il était le summum de la valeur, le summum du précieux, du sacré, de la fête, du superflu. **Quel rapport y a-t-il, sinon un rapport de forces, entre l'or sacré, inscrit dans l'âme humaine**

**individuelle et collective de tous temps et toutes origines, et ce dollar profane, quotidien, simplement utile, banalement utile?**

Il faut un rapport de forces, de puissance terrible -au sens fort de terreur- pour dire que cette forme monétaire parfaite et rare qu'est l'or équivaut à cet ersatz de monnaie, surabondant, créable et multipliable à volonté des seuls Etats-Unis. **Il faut une puissance cynique de démiurge pour oser imposer un bout de papier qui n'est qu'une promesse, mieux ou pire, une dette comme un actif en lequel on peut avoir confiance, un actif que l'on peut conserver, stocker.** Il faut une puissance cynique et égoïste et en même temps, il faut que cette puissance ne soit pas contrée, qu'elle ne rencontre aucun contrepuvoir.

Le dollar n'est pas une monnaie, c'est une dette, une créance sur les Etats-Unis, sur leur richesse actuelle, sur leurs richesses et leurs productions futures. Ils en émettent et s'en servent comme d'une dette. La richesse des Etats-Unis est finie, au sens de finitude, limitée, mais leur pouvoir de création de dollar est infini, sans limite. Témoin la comédie du fiscal cliff produite par la seule évocation cosmétique de fixer une limite à la dette américaine.